



Perspectives chinoises

2008/2 | 2008

Vers une nouvelle politique économique pour la Chine rurale ?

Lucien Bianco, Les Origines de la révolution chinoise 1915-1949.

Sebastian Veg



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5023>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

Pagination : 125-128

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

Sebastian Veg, « Lucien Bianco, Les Origines de la révolution chinoise 1915-1949. », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2008/2 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5023>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Tous droits réservés

Lucien Bianco, Les Origines de la révolution chinoise 1915-1949.

Sebastian Veg

- ¹ Il est rare qu'un premier ouvrage de synthèse sur une époque proche de l'histoire contemporaine survive au recul historique qu'apportent le temps, l'ouverture des archives, et la mémoire des témoins dont les langues se délient. Celui de Lucien Bianco, rédigé en 1966 et publié en 1967, alors que la Chine ne faisait qu'entrer dans la Révolution culturelle, et qui s'efforçait de tirer au clair les « origines » d'une révolution dont on pouvait estimer qu'elle était loin d'être achevée, n'en a pas moins résisté à l'épreuve du temps. Les trois rééditions précédentes témoignaient déjà remarquablement de la clairvoyance de l'historien ; la présente version, profondément remaniée, réussit le tour de force de rendre compte du considérable développement de l'historiographie sur la période, tout en s'offrant le luxe de maintenir l'essentiel de ses lignes interprétatives. Les mises au point successives (que Lucien Bianco a pris l'habitude de proposer tous les dix ans) ne sont pas pour autant gommées, et l'on relit avec un plaisir intact la nécrologie de Mao parue dans *Le Monde* en septembre 1976, ou les premières lignes de l'avant-propos originel qui apparaissent en quatrième de couverture¹. Réciproquement, il est rare également qu'un historien se donne le loisir d'une mise à jour aussi exhaustive, d'autant plus remarquable qu'elle est « filtrée », ne citant, au profit du lecteur, que les ouvrages qui apportent réellement des éléments novateurs (on ne peut que soupçonner l'ampleur des lectures qui le sous-tendent). La bibliographie reste ainsi un véritable outil de travail, même si l'on peut regretter la disparition de quelques commentaires qui accompagnaient les titres dans les éditions précédentes (on les retrouve en partie dans les notes²). L'apparition d'un index est un ajout fort bienvenu ; en revanche il nous semble qu'en complément à son approche synthétique, l'ouvrage méritait une véritable chronologie détaillée, susceptible de guider l'étudiant ou le non-spécialiste en lui donnant des repères événementiels que le texte ne peut à lui seul fournir. L'étude reste fidèle au programme de la première édition : celui d'être à la fois une synthèse qui permette au néophyte de se familiariser avec les personnages et les événements incontournables de l'histoire de la Chine contemporaine, et de proposer une interprétation d'ensemble qui, en s'appuyant sur des références précises – voire érudites –, donne du grain à moudre au spécialiste. En

matière d'interprétation, ce livre en contient en réalité au moins deux. Comme Bianco le précise dans la nouvelle postface, l'ouvrage est né à l'origine d'un sentiment d'insatisfaction vis-à-vis du paradigme dominant dans la sinologie américaine (à qui il affirme « devoir tout ») de « réponse chinoise à l'Occident » (China's response to the West) : il s'efforce alors, bien avant les apologistes d'une approche « sino-centrée » (Paul Cohen) de dégager les « causes sociales », et donc endogènes, de la révolution chinoise (p. 320). Comme il ne manque pas de le signaler, cette attention qui se cristallise sur la « misère paysanne », n'est pas sans entrer en tension avec son affirmation que le nationalisme, en particulier sous sa variante anti-impérialiste, représente le ferment essentiel de la révolution chinoise tout au long du XXe siècle. Il propose d'articuler ces deux idées de la façon suivante à la fin de la postface :

Aujourd'hui, ces deux phénomènes me paraissent relever d'ordres différents. En soi, la misère paysanne posait la question la plus importante, la plus grave, la plus massive [...] Dans l'ordre des motivations, ce n'est pas cette misère, mais l'humiliation nationale qui a tourné tant de jeunes intellectuels vers la révolution, une révolution menée à bien par eux en instrumentalisant les masses.

C'est ce qui me conduit à tenir la révolution chinoise pour une révolution essentiellement nationaliste. (p. 320) Au-delà de la hiérarchisation proposée, cette conclusion a le mérite de formuler une tension inhérente à l'ouvrage et qui renvoie aussi, plus largement, à un balancement entre l'acquis des Annales et la volonté de ne pas minorer ce qui relève en propre du politique (p. 313).

- 2 Dans la postface également, Lucien Bianco pointe ce qu'il estime être les quelques avancées majeures de l'historiographie durant ces dernières décennies : la relativisation de la rupture du 4 mai 1919, la confirmation du fait massif de la misère paysanne (même si les études empiriques se contredisent pour savoir si elle allait s'aggraver), et une meilleure compréhension du fonctionnement interne du Parti communiste, notamment de son rôle incontournable dans la mobilisation, qui n'avait rien de spontané, des paysans contre les privilégiés de l'ordre ancien.
- 3 Le corps de l'ouvrage apporte nombre de précisions. Dans le premier chapitre, presque entièrement réécrit et agrémenté de dizaines de nouvelles notes synthétiques, c'est d'abord la rupture de 1839 (avant celle de 1919) qui est relativisée : en soulignant l'importance, vers l'amont, de la crise de l'empire, en gestation depuis le début du XIXe siècle, et, en aval, des révoltes internes, dont celle des Taiping n'est que la plus connue, Bianco donne tous les éléments pour sortir du paradigme de la « réponse chinoise à l'Occident » (même si c'est toujours la Guerre de l'opium qui ouvre le récit). Dans un mouvement similaire, la Révolution de 1911 est inscrite dans un continuum de réformes constitutionnelles qui vont des élections provinciales du xinzheng (cf. p. 48) à l'élection parlementaire de 1912-1913, « l'expérience la plus démocratique que la Chine ait jamais connue » (p. 53).
- 4 C'est sur le mouvement du 4 mai que le revirement historiographique est peut-être le plus significatif, même si l'édition de 1987 avait déjà relativisé les théories de la rupture iconoclaste. La présente édition permet néanmoins de prendre acte de la richesse de la nouvelle histoire culturelle portant sur la fin des Qing et les débuts de la République (cf. p. 307-309 et p. 498, notes 5 à 9), qui situe la rupture fondamentale aux alentours de 1900, tout en relativisant le rôle des intellectuels au profit de celui d'une plus large couche urbaine. Si l'on partage volontiers le scepticisme de Lucien Bianco envers certains des « démystificateurs » du mouvement pour la Nouvelle culture, qui n'y voient que

factionnalisme d'intellectuels et luttes d'appropriation de « capital culturel »³. On regrette quelque peu qu'il ne mentionne pas les écrits de l'historien des idées Wang Hui (à part un article sur Zhang Binglin) : en affirmant que les saints protecteurs du 4 mai étaient les critiques des Lumières (Nietzsche, Marx et Darwin, éventuellement Max Stirner), plutôt que leurs thuriféraires, Voltaire, Montesquieu et Adam Smith, Wang a impulsé une réévaluation proprement intellectuelle du mouvement, dont il affirme que la revendication centrale (la « démocratie ») concerne d'abord l'émancipation ou la libération de l'individu, y compris à travers une critique du rationalisme « abstrait » ou de l'irénisme de la philosophie des Lumières. C'est le XIXe, plutôt que le XVIIIe siècle européen, qui inspire bon nombre d'intellectuels chinois modernisateurs, et c'est dans ce terreau qu'il faut également chercher les origines de leur nationalisme⁴.

- 5 Si les nouvelles études empiriques ne modifient pas profondément le tableau de la misère paysanne, la « décennie de Nankin » fait l'objet d'une synthèse profondément renouvelée au chapitre 5. Les nouvelles études sur le Guomindang précisent à la fois ses liens intellectuels et diplomatiques avec le nazisme (notamment avec l'exemple de la Lixingshe, p. 192), et mettent à jour l'analyse de sa politique administrative et économique. Symétriquement, Lucien Bianco consacre un passage entièrement nouveau (p. 211-219) à deux éducateurs ruraux, Liang Shuming et Jimmy Yan, dont les projets utopistes illustrent, malgré leurs difficultés, une relative autonomie de la société civile sous la République. Leurs activités montrent également la pérennité d'un utopisme rural parmi les intellectuels chinois, traversant les époques et les clivages politiques. Enfin, pour ce qui est de la période de la guerre et de la guerre civile, Lucien Bianco avait, dès les premières éditions, nuancé la thèse classique de Chalmers Johnson : tout en reconnaissant le rôle important de la guerre dans la mobilisation des paysans chinois du côté du PCC, il plaidait pour une prise en compte du fait que « l'originalité du comportement de l'Armée rouge et des cadres communistes est de nature sociale autant que nationale » (p. 241). Cette affirmation se trouve elle-même nuancée, grâce notamment à la référence au chapitre 17 de la grande étude récente de Bianco sur les révoltes paysannes⁵. Les paysans se sont engagés sous la bannière communiste de façon plus souvent contrainte que spontanée : « une minorité infime (des jeunes surtout) par conviction, une minorité plus large par intérêt, la majorité par soumission. Reste que les communistes se sont beaucoup plus que leurs adversaires préoccupés de comprendre le peuple, fût-ce pour mieux le manipuler. » (p. 242) On regrette seulement que la synthèse, trop modeste, n'accorde ici que peu de place à l'exposé des recherches de première main de l'auteur lui-même, aux implications considérables.
- 6 Enfin, le corps du texte est suivi d'un essai, intitulé « La révolution chinoise, une interprétation » (p. 323-411), qui revient sur la dimension nationaliste de la révolution, analysée du point de vue d'une durée plus longue, jusqu'à la sortie du maoïsme. Les inflexions interprétatives relevées ci-dessus, de la relativisation de l'iconoclasme du 4 mai à la dérive proto-fasciste du Guomindang, reviennent sous forme de prélude à une analyse des parts nationale et sociale de la révolution après 1949. Le trait est quelque peu systématique quand l'auteur rassemble l'élite intellectuelle, des écrits de Liang Qichao jusqu'à la série télévisée Heshang (« Éloge du fleuve », dont la diffusion précéda de peu le mouvement étudiant de Tian'anmen) sous l'étiquette du « nationalisme ». Que beaucoup d'intellectuels ou d'artistes aient situé leur réflexion dans un cadre national ne doit pas occulter le fait que ces nationalismes ne se recouvrent pas, qu'ils puisent leur légitimité à des sources différentes et souvent contradictoires : le « localisme » (cf. p. 48), par exemple

celui de Zhang Binglin (cf. p. 331, note 6) ne se subsume pas sous le « national » de la même façon que l'anarchisme anti-étatiste de Shifu (p. 333 note 11), l'anti-confucianisme de Chen Duxiu (p. 82-83) ni que le néo-traditionalisme de Chiang Kai-shek dans les années 1930, sans aller jusqu'aux adeptes de la « fièvre culturelle » des années 1980 ou aux *fenqing* (« jeunes en colère ») de la flamme olympique. D'autres voix existaient aussi, qui se donnaient d'autres horizons de pensée : par exemple les écrivains Shen Congwen (pour qui le local ne s'intègre dans aucun national préexistant) et Zhang Ailing (chez qui la nation est dissoute dans le cosmopolitisme), redevenus justement tous deux des bestsellers après 1978.

- 7 En réévaluant la dimension sociale de la révolution, Bianco franchit un pas supplémentaire par rapport au corps de l'ouvrage : il affirme ainsi que « les communistes l'ont emporté sans obtenir le soutien massif des paysans » (p. 358), soulignant que le nationalisme a toujours été largement circonscrit aux élites intellectuelles et que les paysans, même pendant la guerre, ne le partageaient que très partiellement. Si le PCC n'a pas rallié le monde rural avant 1949, le tableau est plus sombre encore après la « Libération ». Le jugement de l'historien, chiffres et études à l'appui, est sévère : la révolution a fabriqué une « société de castes » (p. 364) et c'est seulement après la rechute de la « ferveur égalitaire » que l'écart entre villes et campagnes s'est réduit. Mao lui-même « a généralement donné la priorité à la ferveur révolutionnaire au détriment de l'élévation du niveau de vie des masses » (p. 369), dénonçant les inégalités plus qu'il ne les combattait, si bien qu'« il a perdu sur les deux tableaux : la Chine est restée pauvre et le peuple chinois misérable » (p. 370). Il conclut par la question du totalitarisme, à travers une comparaison précise et convaincante avec le « grand frère » soviétique, notamment de la famine du Grand Bond en avant avec celle d'Ukraine, et de la Révolution culturelle avec la terreur stalinienne des années 1930. Si la famine chinoise a fait plus de victimes dans l'absolu, voire en pourcentage de la population totale, elle dérive avant tout du zèle bureaucratique mis à la cacher, alors qu'en URSS « les paysans ont été affamés de façon plus délibérée » (p. 398). De même, si les grandes purges et la Révolution culturelle sont comparables dans leurs méthodes et leurs objectifs politiques, Bianco affirme que « à la différence de Staline, Mao n'a pas pris soin de "liquider définitivement quiconque risque de lui faire ombrage." » (p. 402) Bianco ne va pas jusqu'à épouser l'hypothèse de Simon Leys dans *Les Habits neufs du Président Mao* (qu'il ne cite pas) d'une pure lutte factionnelle dépourvue de tout enjeu socio-idéologique, il affirme au contraire que « Mao croit sincèrement la révolution chinoise menacée, il veut faire l'impossible pour prévenir la dégénérescence révisionniste et empêcher la restauration capitaliste. À cette fin (qui encore une fois dépasse la simple préservation de son pouvoir), il est prêt à tuer sans compter. » (p. 401).
- 8 Ce livre apporte donc beaucoup de réponses aux questions que continuent à se poser spécialistes et non-spécialistes de la Chine ; on lui sait davantage encore gré de présenter au lecteur les éléments empiriques qui lui permettent de forger ses propres réponses. En particulier sur la question centrale du nationalisme, le livre n'occulte pas ses tensions internes. Il nous semble que les révisions historiographiques successives du chapitre 1, tendant à relativiser l'impact des « traités inégaux » ; du chapitre 2, soulignant la continuité entre le débat intellectuel de la fin des Qing et de l'époque du 4 mai ; enfin des derniers chapitres, qui incitent à une révision radicale de la thèse classique de Chalmers Johnson sur l'impact de l'invasion japonaise, pouvaient ouvrir à des conclusions plus audacieuses. Paul Cohen appelait dans un ouvrage de réflexion, à bien des égards

comparable à l'essai conclusif de Bianco, à en finir avec trois paradigmes, « impact occidental – réponse chinoise », « tradition – modernité » et « impérialisme »⁶. Bien des exemples cités par Cohen se retrouvent d'ailleurs dans le détail des Origines de la révolution chinoise, notamment ceux tirés de l'étude de Cohen lui-même sur les Taiping. On regrette donc un peu de ne pas lire de discussion d'ensemble de la thèse de Cohen, à laquelle Bianco s'oppose implicitement (cf. p. 221 sur l'impérialisme et p. 298 sur modernité/ tradition). Cohen a montré pour le XIXe siècle comment le discours sur l'Occident, la modernité et l'impérialisme a lui-même été construit, manipulé et mobilisé à l'intérieur de débats ou de conflits purement « endogènes », et des dynamiques qui opposent le centre aux provinces, ou l'orthodoxie à l'hétérodoxie. Il n'en conclut pas qu'il faille proscrire ces termes, mais plaide pour une approche plus graduée, qui « désagrège la Chine horizontalement et verticalement », c'est-à-dire en faisant la part des variations géographiques et sociales. Cet appel à la nuance, développé au sujet du XIXe siècle, est-il applicable au XXe ? C'est, on l'espère, ce qu'on aura l'occasion de découvrir dans une prochaine édition des Origines de la Révolution chinoise qui, ainsi rajeuni, ne manquera pas de rester l'ouvrage de référence en la matière pour encore de longues années.

NOTES

1. Sur l'itinéraire personnel de Lucien Bianco, qui l'a amené à fréquenter Pierre Bourdieu au lycée Louis-le-Grand et Jacques Derrida en Algérie, on se reportera au portrait « Un demi-siècle à l'écoute des bruits de la Chine », *Le Monde des Livres*, 14 octobre 2005.
2. On citera seulement l'appréciation suivante, portée sur le Mao de Jung Chang et Jon Holliday: « À l'instar de l'imagination selon Montaigne, cette biographie est "d'autant plus fourbe qu'elle ne trompe pas toujours?" » (p. 504, note 29).
3. Sur un point mineur, il faut peut-être cependant relativiser davantage la signification de l'appel de Hu Shi en faveur d'une « nouvelle » littérature en langue vernaculaire (p. 71 et p. 308) : celle-ci était largement répandue depuis l'époque Ming, même si elle n'avait pas la même autorité morale que les textes d'histoire ou d'hagiographie rédigés en langue classique.
4. Wang Hui, *Wudi panghuang*. « Wusi » jiqi huisheng (Errance nulle part. Le 4 mai et ses échos), Hangzhou, Zhejiang wenyi chubanshe, 1994 et Fankang juewang. Lu Xun jiqi wenxue shijie (Résister au désespoir. Lu Xun et son monde littéraire), Shijiazhuang, Hebei jiaoyu chubanshe, 2000.
5. On ne saurait trop inciter le lecteur à se reporter à : Lucien Bianco (avec la collaboration de Hua Chang-ming), *Jacqueries et révolution dans la Chine du XXe siècle*, Paris, La Martinière, 2005. Cf. les comptes-rendus d'Alain Roux dans *Perspectives chinoises*, n° 93, janvier-février 2006, p. 64-68 et de Ramon H. Myers dans *China Quarterly* n° 187, septembre 2006, p. 788-790.
6. Il s'agit de *Discovering History in China. American Historical Writing on the Recent Chinese Past*, New York, Columbia University Press, 1984.